

Quoiqu'il fût onze heures passées, on envoya un domestique prévenir le garde-chasse, et moins d'un quart d'heure après les pas pesants du jeune homme résonnèrent dans la chambre voisine et l'instant suivant Humphrey entra dans la chambre du malade. Sa chevelure, négligée et en désordre, tombaient en masses confuses sur son front, ses yeux étaient injectés de sang et son visage pâle avait une expression étrange. Il avait bu cette nuit-là comme presque toutes les nuits, depuis la mort d'Agathe Jocelyn, et il venait à peine de quitter le cabaret quand le messenger, envoyé de Jocelyn's-Rock, arriva au cottage de Marguerite Melvoud.

Mais en voyant son frère de lait, Humphrey se dégrisa immédiatement. Il s'approcha du lit et se mit à genoux les bras croisés sur le couvre-pieds de soie.

« Oh ! mon maître, s'écria-t-il, maître Philippe, qu'il y a bien longtemps j'en prenais pour mon frère, à l'époque où, enfants tous les deux, nous courions les bois pour cueillir les noisettes. Oh ! mon cher maître Philippe, moi qui t'aime tant, je t'ai pourtant amené là. C'est moi et ma méchanceté qui sommes venus faire tache dans ta vie ; oh ! mon maître Philippe ; et pourtant, Dieu sait que j'aurais donné avec bonheur ma vie pour toi. Mais mon maître chéri, j'ai été un misérable, et j'ai fait mourir celui que j'aime le plus au monde.

—Non... non ! s'écria le comte d'Haughton se dressant sur son séant et posant sa main amaigrie sur les mains crispées du garde-chasse ; non, Humphrey, c'est mon péché, ma faute qui m'a amené là. Je t'ai envoyé chercher pour te dire cela. Que tout le poids de cette faute retombe sur moi. Je me suis repenti, Humphrey ; un ange, un ange sous une forme humaine, m'a fait entendre de saintes paroles de consolation. Je me suis repenti de ma mauvaise action ; j'ai prié, Humphrey, j'ai prié pour toi autant que pour moi ; et il est descendu tant de paix en moi, une paix si divine ; que j'y ai vu un ange de la miséricorde de Dieu. Et toi aussi, Humphrey tu te repentiras. Jure-le-moi par ce dévouement qui nous a été si fatale. Promets que tu te repentiras, et que, comme moi, tu chercheras la rédemption dans la prière. Ton existence ne sera plus pénible ; ma femme, qui est l'ange du pardon et de l'amour patient, veillera à ce que le besoin ou la pauvreté te soient inconnus. Et maintenant, adieu, mon vieil ami ; adieu, mon frère de lait. Je vais prier Dieu que nous puissions nous rencontrer, purifiés de nos crimes, dans un monde meilleur. Adieu ! »

Les faibles doigts du malade pressèrent les mains calleuses de son frère de lait. Un torrent de larmes brûlantes inonda ses doigts amaigris. Le garde-chasse sanglotait à haute voix et ses sanglots ébranlaient sa robuste poitrine.

Laure s'empressa de mettre fin à cette pénible entrevue. Elle toucha l'épaule d'Humphrey agenouillé près du lit, et lui fit signe de quitter la chambre.

Il obéit sans résistance. Les mains sur son visage, il se dirigea lentement vers la porte ; mais, arrivé là, il se retourna, et s'adressant à Laure :

« Tout cela était pour vous, madame, dit-il ; c'est pour vous que tout cela s'est passé ainsi. Aimez-le bien à cause de cela ; aimez-le bien, madame ! »

Il se détourna après ces mots et ferma la porte aussi doucement, que l'eût pu faire la garde-malade la plus attentive.

Cette nuit-là, pour la première fois, Philippe Jocelyn parla à Laure de son enfant, du petit garçon disparu, qu'il avait pleuré sincèrement pendant longtemps jusqu'au jour où son chagrin s'était effacé dans les rayons resplendissants de son nouvel amour.

« Oh ! Laure, s'écria-t-il, il faut que je le voie ; il faut que je voie cet enfant avant de mourir ; il faut que je le reconnaisse ; il faut que je lui rende ses droits ! Je sais bien que vous l'aimerez et protégerez, Laure ; mais il faut que je le reconnaisse avant ma mort. Un imposteur pourrait abuser de votre crédulité si je mourais sans l'avoir reconnu. J'ai fait taouter sur ses bras les lettres G. J. et une couronne de comte. Mais le premier coquin venu peut imiter ces signes du misérable qui lui plaira de substituer à mon fils. Et cependant, Laure, il y a un moyen par lequel

vous pourrez reconnaître l'enfant. Au mois d'août dernier, alors que j'étais très pauvre, sans un sou, mourant de faim... (vous me regarderez avec étonnement, Laure ; mais vous vous étonneriez davantage si vous connaissiez mon étrange histoire ;) au mois d'août dernier, comme je battais le pavé de Londres, je vendis un portrait, un portrait de mon fils à un prêteur sur gage de Caslope-Street dans Saint-Giles. Vous rappellerez-vous le nom de cette rue ? Oui, oui, vous n'oublierez pas, je le sais, et vous retrouverez mon fils. John Lovel vous aidera dans cette tâche. Il faut retrouver cet enfant, n'oubliez pas cela. Il faut que je le voie et que je le reconnaisse pour mon héritier, avant de mourir. Ecrivez, ma chère amie, écrivez sans retard à John Lovel. C'est un vieillard habile. Je sais qu'il est bien tard pour l'envoyer chercher ; mais j'ai si peu de temps, Laure, si peu de temps à vivre. Il faut que j'embrasse cet enfant avant de mourir ! »

Philippe Jocelyn retomba épuisé sur son oreiller. Les émotions multiples de cette journée l'avaient beaucoup fatigué de corps et d'esprit. Le délire s'empara de lui et ses paroles s'en ressentirent. Tous les événements de sa vie passée se pressaient, s'enchevêtraient et se confondaient dans sa tête. Tantôt il se voyait sans un penny, errant dans les rues de Londres ; tantôt il entonnait le refrain de quelque chanson à boire qui lui était familière à l'époque où il s'asseyait à la table splendidement servie de son père ; l'instant d'après, il répétait les cris des spectateurs au moment de la catastrophe de son cousin, et qui d'un seul coup lui avait donné sa fortune.

Le valet de chambre du comte apporta une eau sédative pour rafraîchir le front de son maître ; mais Laure ne voulut pas souffrir que son bien-aimé malade reçût des soins mercenaires. Elle-même rafraîchi son front brûlant ; elle-même porta à ses lèvres desséchées par la fièvre une boisson adoucissante et réparatrice.

Puis lorsque le délire cessa, et que Philippe tomba enfin dans un sommeil paisible, Laure ouvrit un bureau éclairé par la lampe placée sur la table voisine de la cheminée, et elle écrivit à John Lovel, lui disant tout ce que son mari lui avait appris relativement à l'enfant disparu, et le suppliant de mettre en œuvre tous les moyens possibles pour le retrouver immédiatement, puisque malheureusement les jours de lord Haughton étaient comptés. Il était près de deux heures du matin quand la comtesse cacheta cette lettre et la remit au valet de chambre de Philippe Jocelyn.

« C'est une question de vie et de mort, dit-elle. Réveillez un des palefreniers, et dites-lui de partir immédiatement pour Shorncliffe avec cette lettre. »

LXIV

MORT DE PHILIPPE JOCELYN

Arthur Lovel était revenu à Shorncliffe quelques heures seulement avant la lettre de Laure, qui vint arracher son père au sommeil. Arthur était revenu après une recherche infructueuse du fils de Philippe n'ayant pour se guider qu'une photographie effacée et les quelques renseignements insignifiants qu'avait pu lui fournir le vieux sculpteur. Arthur était revenu à Shorncliffe dans l'intention de voir lord Haughton et d'obtenir de lui des renseignements plus complets qui pussent amener la découverte de l'enfant. Quelques heures après qu'il se fut jeté sur son lit pour prendre quelque repos, fatigué, épuisé et découragé, la nuit même de son retour, le jeune homme fut réveillé par le voix de son père à la porte de sa chambre.

« J'ai été réveillé par un express de lady Haughton, dit M. Lovel. Descendez à mon cabinet, Arthur, j'ai besoin de vous dans cette affaire.

—Me voici, mon père,» répondit aussitôt le jeune avocat.

Où ne serait-il pas allé pour l'amour de Laure Jocelyn ?

Il s'habilla rapidement et descendit chez son père. L'avocat, vêtu de sa robe de chambre et de ses pantouffles, étudiait le contenu de la lettre de Laure à la

leur d'une lampe de bureau. Il passa cette lettre à Arthur.

« Que faut-il faire ? demanda-t-il quand le jeune homme eut lu cette lettre navrante.

—A tout prix il faut trouver cet enfant. Il faut le trouver à temps pour qu'il puisse être reconnu par son père. Lord Haughton est perdu, à ce que je vois. Est-il vraiment si bas ?

—Oui, il est perdu sans espoir. J'ai vu hier Burtel de Birmingham, et il m'a dit que la comtesse elle-même s'attend au fatal événement.

—Père, il faut retrouver l'enfant. Je vais me rendre immédiatement à la gare, éveiller l'employé du télégraphe et envoyer une dépêche à Printing-House-Square. Il faut qu'il y ait une annonce relative à l'enfant disparu dans le *Times* de demain matin.

—Mais il est bientôt trois heures.

—Je le sais. Nous pouvons encore arriver à temps. Avant quatre heures, ma dépêche peut être rendue au bureau du *Times*. »

Arthur Lovel s'assit au bureau, prit une plume et écrivit une annonce offrant cent livres de récompense à qui amènerait Georges Jocelyn. Il donna une description détaillée des signes distinctifs de l'enfant et du tatouage qu'il avait sur le bras.

Il expédia cette dépêche à Londres par le télégraphe. A l'avertissement il ajouta une prière pressante pour qu'il fût immédiatement inséré, disant qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort.

Ceci fait, au grand ennui d'un employé très endormi qui se trouva excessivement contrarié d'être arraché à son sommeil pour déchiffrer une longue dépêche relative à un enfant blond, aux yeux bleus, avec des initiales et une couronne gravée sur son bras ; ceci fait, Arthur Lovel courut à une imprimerie sur la place du marché de Shorncliffe, où il rencontra encore plus de somnolence et de mauvaise humeur chez un épais imprimeur, à qui il fit composer et tirer à cent exemplaires le même avis qui devait paraître dans le journal du matin.

Il faisait jour quand ces affiches furent prêtes, et, sans s'arrêter pour se reposer et pour se rafraîchir, Arthur Lovel courut au chemin de fer, portant sous le bras les affiches en question. Il prit son billet pour Londres et quitta Shorncliffe par un train-poste.

A neuf, il descendit à la gare d'Euston, et se fit conduire immédiatement à un bureau de police, d'où il vit partir dans différentes directions des hommes chargés de distribuer ses bulletins, pendant que dans une imprimerie voisine il s'en imprimait un millier, sur le même modèle.

Alors, et alors seulement, le jeune homme respira, et il eut le plaisir de lire son propre avis en tête de la seconde colonne du supplément du *Times*, tout en attendant son déjeuner dans le restaurant d'un hôtel situé dans Euston-Square.

(A suivre)

NOUVEAU FEUILLETON

Dans un prochain numéro, nous commencerons un court feuilleton d'un puissant intérêt. Il sera intitulé :

Une Erreur Judiciaire

et vient d'être écrit par un des plus grands romanciers de notre temps. Nos lecteurs seront enchantés de cette primeure.